



**HAL**  
open science

## Bordeu et Barthez : le malentendu "vitaliste"

Dominique Boury

► **To cite this version:**

Dominique Boury. Bordeu et Barthez : le malentendu "vitaliste". La Lettre de la Maison Française d'Oxford, 2001, 14, pp.71-84. hal-02533496

**HAL Id: hal-02533496**

**<https://hal.science/hal-02533496>**

Submitted on 20 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **BORDEU ET BARTHEZ : LE MALENTENDU « VITALISTE »**

---

**Dominique BOURY\***

**L**es termes utilisés pour classer les doctrines philosophiques ou médicales, ne sont pas des étiquettes neutres. Les rapprochements qu'elles autorisent, les raccourcis qu'elles favorisent peuvent modifier profondément la perception d'une œuvre et l'appréciation de sa valeur. Les qualificatifs de « *spinoziste* », de « *matérialiste* » ont permis de condamner des auteurs, à l'époque des Lumières, sans étudier leurs positions. Le terme de « *vitaliste* » a connu des vicissitudes comparables. Jusqu'aux travaux de Georges Canguilhem, les médecins de l'École de Montpellier ont souffert de cet ostracisme qui remonte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. L'Académie impériale de médecine est devenue au milieu du siècle un lieu d'affrontement entre vitalistes et antivitalistes<sup>1</sup>. Ces polémiques intenses mêlent controverses scientifiques et débats d'idées philosophiques, dans un contexte social et politique favorable aux prises de position les plus conservatrices et les plus religieuses. Théodore Blondin qui a traduit et publié le *Negotium Otiosum*, correspondance polémique entre Leibniz et Stahl se pose en « *courageux disciple d'Hippocrate, serviteur du Christ* » pour défendre un « *Vitalisme Hippocratique Christianisé* ». Personne ne se réclame du matérialisme ou de l'athéisme, le terme le plus approchant, et presque aussi péjoratif, est celui « *d'organicien* ». Les doctrines médicales et scientifiques du XVIII<sup>e</sup> siècle sont prises en otages dans des débats techniques qui ne sont que les prétextes de polémiques « *idéologiques* ». Ces courants seront confondus dans le même jugement négatif. Leur « *vitalisme* » aurait été un frein au

---

\* Docteur en philosophie et histoire des sciences, Université Lille 3.

<sup>1</sup> Quelques références pour évaluer l'importance du « *renouveau vitaliste* » : Lemoine publie en 1864 *Vitalisme et animisme de Stahl*, Auber fait paraître la *Philosophie médicale, Esprit du vitalisme et de l'animisme* en 1855, Cournot, *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*, en 1875. Peisse avait réédité les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, de Cabanis, en 1844, et en 1858 la troisième édition des *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, de Barthez. D'après Mme ANDRES-TOLEDO : "Francisque Bouillier & le vitalisme animiste au 19<sup>e</sup> siècle", Thèse, Paris 1, 1989, p.15.

progrès scientifique, symbolisé par les « *expérimentateurs* », Haller, Trembley ou Tronchin.

L'étude des diverses « *versions* » de la pensée vitaliste et des différents courants mécanistes, pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, permettra à Georges Canguilhem de repenser les enjeux de ces querelles. Le vitalisme incarne l'exigence de la vie dans le vivant, le sentiment de l'homme dans la nature, en harmonie avec elle. Ces doctrines n'ont pas la rigueur de la méthode mécaniste qui multiplie les instruments, les manœuvres et les machinations, pour dominer la nature, mais elles reconnaissent la vie comme un ordre original des phénomènes et revendiquent la spécificité de la connaissance biologique. Leur visée est authentiquement scientifique, les médecins et savants « *vitalistes* » ont participé à la naissance des sciences de la vie. Cette réévaluation de leur rôle nous permet de discuter plus sereinement des principes doctrinaux de Bordeu et de Barthez, en cherchant à répondre à deux questions : Leurs systèmes sont-ils similaires ? A qui, et comment, réserver le label « *vitaliste* » ?

## **LE PRINCIPE VITAL DE PAUL - JOSEPH BARTHEZ**

Paul-Joseph Barthez est proche des médecins « *expérimentateurs* », Zimmermann et Tissot. Il confirme cette proximité en recourant aux travaux de Haller, « *recueillis dans la vue de prouver que l'irritabilité ne dépend point de la sensibilité* »<sup>2</sup>. Comme le médecin de Goettingen, Barthez considère l'irritabilité comme une propriété expérimentale de certaines parties du corps ; la sensibilité est une propriété active du *Principe Vital*. Pour Théophile de Bordeu, au contraire, la sensibilité, faculté de percevoir et de réagir en fonction de cette perception, est la propriété essentielle de la matière vivante. C'est cette faculté qui assure l'unité de l'organisme ; c'est elle qui caractérise les éléments constitutifs du corps humain et les différents organes qui entrent dans sa composition. Chaque particule élémentaire, dotée de sensibilité, est capable d'une réponse aux sollicitations de l'extérieur, adaptée à ses besoins. Le concours de toutes ces actions, comme les abeilles dans un essaim, permet de concevoir le passage à un niveau supérieur d'organisation et d'intégration. Bordeu ne fait à aucun moment référence à un principe extérieur à la matière vivante. Pour Barthez, le recours au *Principe Vital*, résout les questions et les difficultés

---

<sup>2</sup> Paul-Joseph BARTHEZ, *Nouveaux éléments de la science de l'Homme*, Montpellier, chez Jean Martel Aîné Imprimeur, 1778, p. 42.

de l'auto-harmonisation des fonctions du corps animé. Ce *Principe Vital*, relié à chacune des parties du corps vivant est la « *cause expérimentale* », le principe auquel Barthez réduit tous les phénomènes du corps vivant. Si le mouvement et la sensibilité sont des fonctions issues du *Principe Vital* et sous sa direction, la matière organique ne se distingue de la matière inerte que par une plus grande réceptivité à ces fonctions du *Principe Vital* et non par des propriétés essentielles différentes.

Dans le discours préliminaire des *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, Barthez expose « *les règles fondamentales de la vraie méthode de philosopher* », pour établir une doctrine médicale cohérente. Il imite, un siècle plus tard, le raisonnement inductif de Newton. Face à la perception intime d'un certain nombre d'effets, nous « *dirons quelles sont les règles que suit leur production..., non ce qui constitue la nécessité de cette production* », puisque « *la meilleure manière de philosopher consiste à omettre l'essence des choses et à débattre des liens et des rapports des phénomènes* ». Par le principe de gravitation, Newton explique et unifie des phénomènes apparemment divers comme « *la pesanteur ou la force centripète de la lune* », et il établit des lois universelles. Cette démarche se fonde sur le double mouvement d'induction ( trouver le principe explicatif ) et de déduction ( en tirer des lois et des applications particulières ). De la même manière, Barthez veut rendre compte des phénomènes spécifiques aux organismes vivants. Mais là où le savant anglais s'appuie sur des calculs précis et des mesures de vérifications observationnelles, le médecin de Montpellier n'a que des conjectures vagues.

Barthez articule plusieurs niveaux d'argumentation. Le premier représente le condensé de sa méthode. Il consiste, par la voie expérimentale, basée sur les observations du corps sain et du corps malade, et sur le sentiment intérieur, à déterminer la cause dont on observe les effets. Plusieurs effets communs, liés par des lois de succession ou de combinaison, renvoient à une même cause expérimentale. L'ensemble des phénomènes organiques, est ainsi compris sous la « *cause expérimentale la plus générale* », d'ordre le plus élevé. Stahl et les animistes pourraient reprendre cette démarche, en définissant l'âme comme la cause la plus générale. Mais pour Barthez, c'est le deuxième temps de sa démonstration, le fonctionnement de l'organisme est d'une grande complexité. L'harmonisation des différents organes, l'arbitrage entre les volontés rationnelles et les appétits violents sont contradictoires avec l'unité essentielle de l'âme, ( argument religieux plus que scientifique ). Il faut donc recourir à une troisième instance qui soit le reflet de la diversité des perceptions et des actions du corps et le garant de l'unité de comportement

de l'organisme. L'introduction du *Principe Vital*, ni faculté de l'âme, ni modalité du corps, signe le vitalisme de Barthez.

Les fonctions de l'économie animale « ne sont point essentielles à la vie par une nécessité physique ou mécanique, quoiqu'elles en présentent souvent l'image ; mais en ce qu'elles sont les affections du Principe Vital, indispensables pour renouveler et perpétuer ses forces »<sup>3</sup>. Le *Principe Vital* « reproduit toutes les forces vitales », « suivant les seules lois qui lui sont propres ». Comme le caricature Cabanis, le *Principe Vital* dirige et exécute toutes les fonctions organiques, il digère dans l'estomac, respire dans le poumon, etc. Les forces motrices ( mouvements à marche rapide des muscles, mouvements à marche ralentie des viscères, mouvements des liquides ) et la force *sentante* « cause efficiente de toutes les sensations du corps vivant »<sup>4</sup> sont les émanations directes du *Principe Vital*. Leur variation est sous l'influence de ce même agent. La complexité des phénomènes organiques reflète les différentes combinaisons des fonctions du *Principe Vital*. Selon l'âge, le niveau de santé, ce rapport des fonctions est plus ou moins constant. « *Le ton moyen ou énergie stable* » est le signe d'un état de santé. Lorsque ce rapport s'éloigne de ces valeurs, l'organisme devra être « réputé malade »<sup>5</sup>.

Sous le *Principe Vital* Barthez opère une unification théorique de toutes les forces dont il étudie les manifestations, afin de « réaliser l'unité spéculative des lois fonctionnelles spécifiques à l'organisme et hétérogènes par rapport aux déterminations fondamentales des propriétés inorganiques »<sup>6</sup>. La vie n'est pas le résultat des mouvements de la matière comme le pensent les mécanistes ; ce n'est pas la conséquence de l'activité d'un principe intellectuel, que défendent les animistes. La vie est « quelque chose d'inconnu », entre âme et corps, « un agent chargé des fonctions vitales proprement dites »<sup>7</sup>. En 1772, dans le *Discours Académique sur le Principe Vital*, Barthez explique que ce *Principe Vital* n'est pas une substance particulière mais « une formule à l'aide de laquelle il rappelle la

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>4</sup> Paul-Joseph BARTHEZ *Discours académique sur le Principe Vital, Oratio Academica de Principio Vitali Hominis*. Présenté le 31 octobre 1772 à la session solennelle de rentrée du Ludovicée de Médecine de Montpellier, traduit du latin par Adelphe D'Espagne, Montpellier, Imprimerie de l'Académie 1863. p. 6.

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 31.

<sup>6</sup> François DUCHESNEAU, *La Physiologie des lumières, Empirisme, Modèles et Théories*, The Hague/Boston/London, Martinus Nijhoff Publishers, 1982, p. 404.

<sup>7</sup> Paul-Joseph BARTHEZ *Discours académique sur le Principe Vital, op. cit.*, p. 29.

cause inconnue de ( ces ) phénomènes ( vitaux ) »<sup>8</sup>. « Cette formule ne présage rien, absolument rien, sur la nature de cette cause ». Dans les *Nouveaux Eléments de la Science de l'Homme*, en 1778, il est nettement plus précis quand il aborde le rôle du système nerveux dans la sympathie des fonctions. Cette sympathie émane de la combinaison des forces sentantes et motrices et assure les activités consensuelles des organes. « Ces fonctions peuvent être excitées, suspendues, changées, interverties selon des déterminations spontanées conçues par le Principe Vital sollicité par les impressions extérieures ou par le stimulus interne »<sup>9</sup>. Le Principe Vital est le lieu d'intégration des diverses influences externes et internes. Il est l'agent qui règle en conséquence les mouvements et la sensibilité des organes par l'intermédiaire du système nerveux, qui agit sur les différentes fonctions de l'organisme. Barthez souligne l'importance des stimulations internes, qui, comme les impressions extérieures, déterminent les réactions du *Principe Vital*. Le principe de Vie doit donc être conçu par des idées distinctes de celles des attributs de l'âme et du corps : ce n'est ni une modification du corps, ni une faculté de l'âme : « le Principe Vital existe par lui-même, il n'est pas une simple modalité de l'homme vivant »<sup>10</sup>. Barthez ne peut éviter de personnifier le *Principe Vital*, véritable hypostase de tous les phénomènes spécifiques du vivant qu'il pressent et dont il ne peut rendre compte. Conscient de la difficulté de sa position, il avertit :

*Dans tout le cours de cet ouvrage, je personnifie le Principe Vital de l'homme pour pouvoir en parler de manière commode. Cependant comme je ne veux lui attribuer que ce qui résulte immédiatement de l'expérience, rien n'empêche que dans mes expressions qui présentent ce Principe comme un Etre distinct, on ne substitue la notion qu'on peut s'en faire comme d'une simple faculté vitale du corps humain.*<sup>11</sup>

Barthez rajoute que ce *Principe Vital*, sans intervention de la raison, de la conscience ni de l'intelligence, est orienté par le créateur vers un but utile. Rien n'empêche de supposer que ce principe émane d'un principe universel créé par Dieu. Et « après la dissolution des corps vivants où elles étaient attachées, ces particules peuvent périr sans que leur source

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>10</sup> Georges CANGUILHEM : *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1975, p. 40.

<sup>11</sup> Paul-Joseph BARTHEZ, *Nouveaux éléments de la science de l'Homme*, op. cit., p. 41 .

*perde quelque chose de leur intégrité* »<sup>12</sup>, comme le soleil ne perd pas son intensité lumineuse alors que les rayons se perdent dans l'ombre

## LES RÉPONSES « ORGANICISTES » DE BORDEU

Dans les *Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action*, en 1751, Bordeu argumente contre les différents courants « mécaniciens ». L'essentiel de l'argumentation bordéviennne tient en trois observations. La grande quantité de nerfs qui arrivent aux glandes doit être subordonnée à une activité particulière. Le moment de l'excrétion ou de la sécrétion est un moment particulier, ce qui incite à écarter tout mécanisme « aveugle » qu'il soit physique ou chimique ; les médicaments à base d'opium qui ne peuvent influencer sur les éléments mécaniques invoqués, suspendent pourtant la sécrétion. Pour insister sur la différence entre la passivité d'un phénomène physique et l'activité d'une fonction concertée, Bordeu expose la différence entre séparation et sécrétion. La séparation est le phénomène permanent qui humidifie les organes par une vapeur aqueuse, base de toutes les humeurs qui sont contenues dans le sang. La sécrétion, fonction active et spécifique, nécessite l'intervention particulière et propre de la glande. Le fonctionnement rythmé et discontinu des glandes ne peut être dû à un simple mécanisme aveugle et continu, une glande ne fonctionne que quand cela est utile : la parotide ne sécrète en abondance qu'au moment du repas. Son activité irrégulière n'est pas sous la dépendance des lois de la circulation générale, ni de celles du cœur qui fonctionnent en permanence, au même rythme.

Les nerfs accroissent le débit sanguin dans les glandes qui deviennent quand elles sécrètent « *comme un corps à part* », ( c'est Bordeu qui souligne )<sup>13</sup>. Cet afflux sanguin est responsable de l'augmentation des humeurs dans l'organe. Mais la véritable question demeure : comment se fait le choix des humeurs, la sécrétion proprement dite, « *quelle est la force qui choisit et qui sépare les différentes parties l'une de l'autre?* »<sup>14</sup> Bordeu est opposé aux systèmes de filtrage mécanique à travers des pores : les parties les plus déliées passent toujours par les vaisseaux les plus gros. Mais pourquoi la même glande préfère-t-elle toujours la même humeur ? Les nerfs sont la cause de ce choix, en resserrant et en dilatant les sphincters du

---

<sup>12</sup> Paul-Joseph BARTHEZ, *Discours académique sur le Principe Vital ; op. cit.*, p. 40

<sup>13</sup> Théophile de BORDEU, *Recherches sur la position des glandes, Chilificationis Historia & Dissertatio Physiologica de Sensu Generice Consideratb*, Paris, Quillau père, 1751, § CVI.

<sup>14</sup> *Ibid.*, § CVIII.

canal excrétoire, « la sécrétion se réduit donc à une espèce de sensation », « chaque glande, chaque orifice aura pour ainsi dire son goût particulier, tout ce qu'il y aura d'étranger sera rejeté pour l'ordinaire »<sup>15</sup>. Si l'œil accommode sa rétine en fonction de l'intensité de la lumière, pourquoi la glande ne pourrait-elle pas ajuster ses productions en fonction de sa propre spécificité et sous l'action de stimuli qu'elle seule perçoit et discrimine ? L'œil et l'estomac ont un comportement semblable à celui d'un animal : ils réagissent en fonction de leur « intérêt vital ». « l'œil ne saurait souffrir l'huile que l'estomac retient à merveille, et celui-ci rejette l'émétique qui ne fait presque point d'impression sur l'œil »<sup>16</sup>. « Le sphincter dirigé par les nerfs... ne laissera passer que ce qui aura donné de bonnes preuves ; tout sera arrêté ; le bon sera pris, et le mauvais sera renvoyé ailleurs »<sup>17</sup>. Bordeu indique en note qu'« il est difficile de parler de la force qui dirige avec tant de justesse mille mouvements singuliers du corps de l'homme et de ses parties ». Il écarte l'hypothèse de l'âme proposée par Stahl, mais il se demande si « cette force conservatrice qui veille sans cesse serait, à certains égards, de l'essence d'une portion de la matière, ou un attribut nécessaire de ses combinaisons ». Cette note est importante, car rares sont les passages dans lesquels Bordeu explicite clairement les difficultés philosophiques sur lesquelles débouchent ses réflexions de médecin. Bordeu écarte la notion de principe spirituel séparé, comme l'âme de Stahl, l'archée de Van Helmont, et le principe vital de Barthez. Il hésite entre une position matérialiste stricte dans laquelle l'essence de la force conservatrice est matérielle, et une vision donnant à l'organisation coordonnée des organes, la qualité rectrice et conservatrice de l'âme stahlienne.

La métaphore des abeilles prouve que Bordeu privilégie la deuxième position. Le corps vivant est comme un essaim d'abeilles, « toutes concourent à former un corps assez solide, et chacune cependant a son action particulière à part »<sup>18</sup>. Chaque glande sent, agit, et régit les parties qui appartiennent à son département, à son « cercle ». Elle en reçoit une influence permanente. Ainsi doté des attributs qui caractérisent la vie animale, chaque glande peut être considérée comme ayant une « vie particulière ». Dans l'essaim, les abeilles forment un corps homogène et solide, pourtant chacune a son action particulière. Lorsqu'elles conspirent toutes dans le même sens, « elles composent un tout qui subsiste jusqu'à ce

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, § CVIII.

<sup>16</sup> *Ibid.*, § CIX.

<sup>17</sup> *Ibid.*, § CVIII.

<sup>18</sup> *Ibid.*, § CXXV.



qu'elles se dérangent ». De façon identique, les organes du corps sont liés les uns aux autres, ils ont chacun leur district et leur action. L'harmonie de ces actions constitue l'état de santé. Le déséquilibre, « soit qu'une partie se déränge, se relâche, l'emporte sur son antagoniste »<sup>19</sup>, débouche sur la maladie. François Duchesneau souligne la différence de niveau entre les « petites mécaniques » formées par chacune des abeilles qui représentent les organes, et le niveau de l'unité organique. Il n'y a pas homologie ; si l'organisme est la résultante des processus fonctionnels de chaque organe, le problème demeure de déterminer la cause de l'unité et de l'ordre réglé des fonctions. Cette tâche ne peut être que celle du système nerveux, « machine nerveuse dont les ramifications complexes déterminent la structure et le fonctionnement des divers organes »<sup>20</sup>. Les nerfs sont les éléments essentiels de cette animation vitale des parties, et de leur intégration dans l'unité organique. La fibre nerveuse transmet les oscillations du cerveau aux divers organes, sous forme d'ondulations péristaltiques, en flux et reflux, qui suivent la disposition et la sensibilité propre de chaque nerf<sup>21</sup>. Les nerfs sont soumis à deux espèces de sollicitations. L'une centrale est composée des oscillations cérébrales : le cerveau se dilate ou se resserre, il a « une sorte de mouvement soit de son action propre, soit de celle de la dure mère ou de celle des vaisseaux » qui lui donne un « ton » propre, une « disposition singulière dont il a besoin pour les fonctions vitales ou animales »<sup>22</sup>, et l'autre, périphérique, est constituée de toutes les stimulations perçues par les sens et les organes. Le système nerveux, selon Bordeu, remplit les deux fonctions, d'unité et d'ordre, que lui assigne Duchesneau. Parce qu'il transmet à toutes les parties du corps la tension vitale du cerveau, il est l'instrument de l'animation de l'ensemble de l'organisme. Il est aussi le lieu de rencontre des perceptions externes transmises par les organes des sens et des sensations internes dont le cerveau est le miroir, et à ce titre, il est l'instance de régulation des réponses aux différentes stimulations.

Le long détour par l'étude de la position et de la fonction de chaque glande, permet à Bordeu de définir un modèle global d'intégration organique. Chaque partie est soumise aux influences de toutes les autres, et elle exerce un effet réciproque, proportionnel à son importance. L'appareil nerveux est l'instrument de cette intégration. De sorte que « pour Bordeu la fonction dépend de l'interaction et de l'équilibration des forces qui

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, § CXXV.

<sup>20</sup> François DUCHESNEAU, *La Physiologie des Lumières*, *op. cit.*, 1982, p. 383

<sup>21</sup> Bordeu ne fait pas la différence entre nerf moteur et nerf sensitif.

<sup>22</sup> Théophile de BORDEU, *Recherches sur la position des glandes*, *op. cit.*, § CXXX.

interviennent sur un organe, et c'est la résultante des processus fonctionnels fragmentaires qui constituent l'unité de l'organisme »<sup>23</sup>. Le médecin rajoute que le résultat du « concours de tous ces efforts multipliés doit entrer pour beaucoup dans les causes de la santé »<sup>24</sup>.

## DIFFERENCES DOCTRINALES ET DEFINITION DU VITALISME

Les points communs qui rapprochent les systèmes des deux médecins montpelliérains sont indiscutables. Le rejet des modèles mécanistes, l'affirmation de la spécificité de leur objet d'étude, la volonté affirmée de faire œuvre de scientifique en construisant un modèle explicatif rationnel du vivant, et une conduite thérapeutique prudente, se retrouvent à des degrés divers chez Bordeu et Barthez. Tout cela ne supprime pas la différence radicale entre les deux doctrines. Celle de Bordeu tend à une vision « moniste » du corps vivant, dans laquelle les comportements physiques et psychologiques ne dépendent que de l'organisation matérielle des parties. L'introduction, par Barthez, d'un troisième terme, différent de l'âme et du corps et principe explicatif universel, maintient et accentue le dualisme cartésien.

Bordeu unifie les différents phénomènes vitaux, normaux ou pathologiques, parce qu'il reconnaît l'unité essentielle des processus de la nature vivante dont le médecin perçoit les différentes manifestations, dans l'état sain et dans l'état de maladie. Barthez unifie les principes de causalité et établit le *Principe Vital* au sommet de la hiérarchie des principes causaux. Au niveau inférieur, le principe d'impulsion est le principe des mouvements simples, les principes d'attraction expliquent l'influence réciproque des corps, le principe de cristallisation aboutit à un ordre précis, et enfin le principe de mouvement d'ordre supérieur est propre aux forces vivantes des animaux et des végétaux. C'est une opposition franche avec le fond des thèses bordéviennes. Barthez porte une critique sévère à ceux qui privilégient la thèse du « concours pérenne et réciproque » des divers organes, quel que soit le mode de correspondance envisagé. La sympathie que les parties de l'organisme ont avec tout le corps est sous la dépendance directe du *Principe Vital*.

Pourtant, plusieurs auteurs ont nommé *vitaliste* le courant animé par Lacaze, Bordeu, Ménuret et Fouquet. Jacques Roger les décrit comme

---

<sup>23</sup> François DUCHESNEAU, *op. cit.*, p. 373

<sup>24</sup> Théophile de BORDEU, *Recherches sur la position des glandes, op. cit.*, § CXXXII.

des « *précurseurs du vitalisme qui ont déjà de la vie une intuition profondément contraire à celle qui anime la biologie mécaniste* »<sup>25</sup>. Le refus des méthodes expérimentales, leurs positions clairement anti-mécanistes ( surtout celles de Bordeu ), et la conception qu'il leur prête de la sensibilité comme *Principe Vital* rendant compte de la spécificité de l'organisme, sont les principaux arguments sur lesquels il s'appuie<sup>26</sup>. Roselyne Rey adopte la même perspective et définit une série de critères qui permettent de définir ce qu'est le vitalisme : la prise en compte d'un *Principe Vital*, la critique du iatro-mécanisme ( et du iatro-chimisme ), une démarche *holistique*, l'utilisation des concepts de *sensibilité* et d'*irritabilité*, le privilège donné à l'observation, le retour à Hippocrate<sup>27</sup>. Elle souligne comment le modèle vitaliste de Bordeu, repris par Fouquet et Ménuret de Chambaud, est une « *vision cohérente de l'organisme, susceptible d'intégrer des idées médicales qui démontreront plus tard leur fécondité, les rapports du physique et du moral, l'interdépendance des parties et du tout, l'identité du physiologique et du pathologique* »<sup>28</sup>. Il est tout à fait justifié de souligner l'originalité radicale de cette cohérence dont l'importance philosophique n'échappe pas à Diderot. Est-il vraiment opportun de les réduire à n'être que les précurseurs du *vitalisme* barthézien ? La caractérisation de « *vitalistes* » ou de « *pré-vitalistes* » est lourde d'une confusion qui risque de faire oublier l'intérêt de leur démarche.

Pierre Robine dans son étude des doctrines de l'École de Montpellier au XIX<sup>e</sup> siècle, a distingué les différents courants médicaux de la faculté de médecine à l'époque des Lumières. Pour lui, Bordeu n'est pas « *un précurseur des vitalistes* » parce que « *le corps vivant est, à son avis, un assemblage d'organes, chacun ayant sa vie propre. Or ces idées sont très proches de celles du parisien Bichat, ( 1771-1802 ), et de ses « propriétés vitales » dues, pour ce physiologiste, aux seuls tissus, donc à la matière* »<sup>29</sup>. Robine résume les critères qui lui permettent de définir les théories médicales vitalistes. Le principe d'unicité du corps humain et

---

<sup>25</sup> « Méthodes et modèles dans la préhistoire du vitalisme français », XII<sup>e</sup> Congrès International d'Histoire des Sciences, Paris, 1968, pp. 101-108.

<sup>26</sup> Jacques ROGER. , *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Michel, 1993, pp. 618-641.

<sup>27</sup> Roselyne REY , *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire*, Voltaire Foundation, Oxford, 2000.

<sup>28</sup> Roselyne REY : « Anamorphoses d'Hippocrate au XVIII<sup>e</sup> siècle, », *Maladie et Maladies Histoire et conceptualisation, Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek*, Librairie Droz, Genève, 1992.

<sup>29</sup> Pierre ROBINE : "Vitalisme et matérialisme médical : Les doctrines de l'École de Montpellier au XIX<sup>e</sup> siècle", Thèse, 1978, Montpellier, p.15.

l'observation minutieuse des faits contre tout système matérialiste ou spiritualiste *a priori*, forment les deux dernières colonnes du « trépied vitaliste », dont la première est « l'existence d'un Principe Vital ou Force Vitale, indépendante de l'âme intelligente et n'ayant pas l'organisme pour origine »<sup>30</sup>, caractéristique de la doctrine de Barthez. Bien sûr, on pourrait aujourd'hui se contenter d'une approche générale du vitalisme, en se limitant à l'exigence « épistémologique » dont furent porteurs de nombreux savants et médecins : la prétention de rendre intelligible la spécificité du vivant. Pour Georges Canguilhem, cette volonté féconde s'incarne dans des courants divers, qui d'Aristote à Barthez, illustrent cette « confiance dans la spontanéité de la vie, cette réticence - et même pour certains cette horreur - à faire sortir la vie d'une nature décomposée en mécanismes »<sup>31</sup>. Le *naturisme* d'Hippocrate, le *iatrochimisme* de Willis ou les *archées* de Van Helmont, l'*animisme* de Stahl sont, à des époques différentes, les représentations « idéologiques » qui donnent une cohérence interne aux œuvres de ces chercheurs. Le rappel de ce courant de pensée, qui marque l'histoire de la médecine et la naissance des sciences de la vie, ne suffit pas à singulariser le *vitalisme* du XVIII<sup>e</sup> siècle. Trop de doctrines et de sectes sont réunies sous cette appellation.

Quelle définition pouvons-nous donner, aujourd'hui, du concept de « vitalisme » ? L'étude des textes de Barthez autorise à préciser les contours de cette notion. Le critère déterminant est le recours à un *Principe Vital* « pour désigner l'unité de détermination causale inconnue que supposent l'ordre et la connexion des phénomènes vitaux »<sup>32</sup>. Comme la gravitation, nous ne pouvons connaître l'essence de cette cause, mais nous pouvons en étudier les effets et en déduire l'existence. Qualifier la nature de ce *Principe* soulève un certain nombre d'ambiguïtés, puisqu'il est une substance qui n'est ni corps, ni âme et que cette « cause expérimentale de la loi des phénomènes vitaux » produit des effets dont il est impossible de marquer la régularité. S'il est possible de réduire la gravitation à une constante dans des équations, cette réduction s'avère impossible face à la diversité du vivant et à l'extrême individualisation des réactions organiques. Cette conception du *Principe Vital*, défendue par Barthez, est la marque du vitalisme au XVIII<sup>e</sup>. Si elle rappelle les critiques du mécanisme que nous avons rencontrées chez Bordeu et ses collègues, elle marque une rupture radicale par rapport à leur mode de résolution du problème de la spécificité de l'objet vivant.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 239

<sup>31</sup> Georges CANGUILHEM : *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 2e édition, 1989, p. 88.

<sup>32</sup> François DUCHESNEAU, *op. cit.*, p. 420.

Duchesneau, caractérise le courant bordévien d'*organiciste*, il insiste sur la manière dont Bordeu explique l'ensemble des phénomènes vitaux par les « *propriétés spécifiques de dynamisme et de spontanéité sensitivo-motrice* »<sup>33</sup> que possèdent les éléments organiques. A aucun moment il ne fait intervenir la notion d'un intermédiaire entre le corps et l'âme, qui serait responsable de la « *vie* » des organes et de leur sympathie. Il cherche la solution du problème que pose le fonctionnement des êtres vivants dans l'intimité des composants du vivant et dans l'émergence de ses structures. Comme exemple de doctrine « *organiciste* », Daremberg cite Rostan (*De l'organicisme* 1864) :

*Il reconnaît dans l'organisation, c'est-à-dire dans une certaine disposition moléculaire donnée à la nature par le créateur, la puissance de naître, de se développer, de se reproduire, et dans cette succession, dans ces phases de développement, d'acquérir toutes les qualités qu'on a attribuées au principe vital ou à la force vitale . (...) L'organicisme ne nie pas l'âme, mais il ne s'en sert pas pour expliquer la vie .<sup>34</sup>*

Bordeu et ses confrères se dressent contre le réductionnisme, symbolisé par le courant dominant en médecine depuis deux siècles, le mécanisme et ses variantes. Descartes a donné les bases théoriques d'un mode de pensée qui influence les grands noms de la médecine du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, de Boerhaave à Haller, en passant par Ruysch, ou Fizes à Montpellier. Quand Bordeu et ses confrères s'élèvent contre les « *hypothèses* », ou contre l'esprit de système, ils visent cette forme de réductionnisme. Comme savants soucieux de cohérence théorique à la recherche d'un modèle explicatif à tous leurs faits d'observations, et comme praticiens confrontés aux graves insuffisances de la thérapeutique ils refusent les doctrines qui importent de manière inconsidérée les méthodes et les concepts d'un domaine de la connaissance dans un autre, sans se soucier des incompatibilités ou des incohérences auxquelles elles aboutissent.

Si dans cette remise en cause, Bordeu confond mécanisme et matérialisme. Puisque les théories qui conviennent aux machines, conviennent à la matière en tant qu'étendue inerte, et non au vivant, à l'animé, il dote la matière des organismes vivants des qualités qui lui

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 422.

<sup>34</sup> Charles DAREMBERG, *La Médecine : histoire et doctrine*, Paris, 1865, p. xvi

donnent le pouvoir de s'organiser, d'avoir un fonctionnement auto-régulé, de s'adapter au monde environnant, de se reproduire et de croître, d'être malade et de mourir, bref, d'avoir tous les attributs qui permettent de définir la vie. Les potentialités qui permettent à la matière d'acquérir les qualités du vivant se situent au sein de la matière elle-même. La *Nature* montre une tendance spontanée à l'organisation, et de cette organisation émergent des niveaux supérieurs d'adaptation et d'intégration. Barthez a travaillé dans une autre direction puisqu'il a refusé d'attribuer les propriétés vitales à la matière. Il a postulé l'existence d'un Principe de Vie capable d'unifier sous sa direction la diversité des phénomènes vitaux. Par cette opération, il a posé clairement l'hypothèse d'une régularité connaissable des lois organiques. Bordeu et Barthez ont le même souci et la même détermination de jeter les bases d'une connaissance rationnelle ( philosophique ou scientifique ) du vivant, mais les voies qu'ils ont suivies pour y parvenir ne sont pas identiques.

## **BIBLIOGRAPHIE**

BARTHEZ, Paul-Joseph, *Nouveaux éléments de la science de l'Homme*, Montpellier, chez Jean Martel Aîné Imprimeur, 1778

- *Discours académique sur le Principe Vital, Oratio Academica de Principio Vitali Hominis*. Présenté le 31.10.1772 à la session solennelle de rentrée du Ludovicée de Médecine de Montpellier, traduit du latin par Adelphe D'Espagne, Montpellier, Imprimerie de l'Académie 1863.

BORDEU, Théophile de, *Recherches Anatomiques sur la Position des Glandes et sur leur Action, Chilificationis Historia & Dissertatio Physiologica de Sensu Generice Considerato*, Paris, Quillau père, 1751, 3 parties en 1 volume.

CANGUILHEM, Georges, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1975.

- *La Connaissance de la vie*, Paris, 2<sup>e</sup> éd., Vrin, 1989.

DAREMBERG, Charles, *Histoire des sciences médicales comprenant l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie et les doctrines de pathologie générale*, Graz, Akademische Druck-u. Verlagstalt, 1974, 2 t.

DUCHESNEAU, François, *La Physiologie des Lumières, Empirisme, Modèles et Théories*, The Hague/Boston/London, Martinus Nijhoff Publishers, 1982.

REY, Roselyne, « Anamorphoses d'Hippocrate au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Maladie et Maladies Histoire et conceptualisation, Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek*, Genève, Librairie Droz, 1992.

- *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.

ROBINE, Pierre, "Vitalisme et matérialisme médical : Les doctrines de l'Ecole de Montpellier au XIX<sup>e</sup> siècle", Thèse 1978, Montpellier.

ROGER, Jacques, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Michel, 1993

- « Méthodes et modèles dans la préhistoire du vitalisme français », *XII<sup>e</sup> Congrès International d'Histoire des Sciences*, Paris 1968, pp. 101-108.